

Marc Havet

Chanteur « à l'ancienne »

Il chante depuis toujours ou presque. Mais il a fait quand même des études d'architecte. Entre deux chansons des « grands frères » Trenet, Brassens... » il glisse peu à peu une des siennes. Ça plaît au public. Il ouvre un cabaret ou un bistrot, appelez ça comme vous voulez, le Magique, 42, rue de Gergovie, dans le 14^{ème} arrondissement où, en principe, tous les vendredis et les samedis à partir de 22 heures, il chante ses œuvres. Des textes irrévérencieux, décapants, sur des musiques jazzy. Marc Havet a l'art de parler des choses graves avec légèreté. Mais, dès les premiers mots, on écoute attentivement.

*« Sur les saumons qui déboussolent
Sur les abeilles devenues folles
Sur les poulets décapités
Sur les farines animales
Sur les poissons qui les avalent
Sur les baleines suicidées
Je crie ton nom... »*

Non, ce n'est pas « liberté ! » Et on en redemande.

JE CHANTE ! — Vous êtes toujours architecte ?

MARC HAVET.— Toujours. J'ai d'abord travaillé chez un architecte puis je me suis mis à mon compte. Et j'ai construit pas mal de choses : le Théâtre Campagne-Première, dans la rue du même nom, dans les années 70. Et même une synagogue au Père Lachaise.

Quand on est architecte, comment vient-on à la chanson ?

Je chante depuis que je suis né. Alors, la question se pose plutôt de cette façon : quand on chante, comment vient-on à l'architecture ? Je suis né dans une famille de musiciens amateurs. Et quand j'étais gosse, dans les noces, chacun chantait une chanson. C'est naturel de chanter. Le piano, j'en ai joué très jeune. Je chante et je joue comme je respire. Je suis un peu comme les troubadours : je viens raconter des petites histoires. Mais je les raconte en chantant et en jouant du piano.

Et, à force de jouer du piano, vous avez eu envie d'écrire des chansons ?

Tout ça est venu lentement. Adolescent, je chantais du Bécaud, du Brassens... J'ai fait du jazz. Les balloches, les caves. Puis, j'ai fait les études d'archi-



tecture. Ça m'intéressait. Mais j'avais tout de même toujours vécu dans la musique. Et dans les familles de « petits bourgeois », on devait faire médecin, avocat ou architecte. Maintenant, on s'est aperçu que si on fait avocat ou architecte, on va crever la dalle. Se retrouver sans emploi comme un musicien ou un peintre. Donc, autant faire ce qu'on a envie de faire.

En tant que décorateur-architecte, j'avais aménagé le Piano-bar, rue Pascal. Il y avait René Urtreger qui se mettait au piano. On m'a demandé : « Viens faire l'apéro-concert. » Alors, je suis venu chanter du Trenet. Et des copains ont dit : « On va monter un bistrot. On mettra des peintures sur les murs. Marc viendra chanter le samedi soir après le turbin... » Ce genre de truc, quand ça dure deux ans, c'est bien.

C'est à cette époque que je me suis mis à écrire des chansons. Et j'en glissais une entre deux Trenet. Les gens me disaient : « Tiens, je ne la connaissais pas celle-là... » J'ai fait ça dans les années 80, parce que, tant que des gens comme Brassens ou Ferré étaient actifs, j'avais des complexes.

Je ne me suis pas trouvé dans la « nouvelle chanson française » et les

chanteurs contestataires (Renaud, Higelin, Lavilliers...) qui, d'ailleurs, se sont un peu « rangés » lorsque la gauche est arrivée au pouvoir et se sont mis à parler de sujets plus « anodins ». Moi, j'ai toujours été un dissident des dissidents.

Et en ouvrant votre journal chaque matin, vous trouvez toujours des occasions de rouspéter ?

Exactement. Je suis d'abord un peu en colère. Après, je fais en sorte que ce que j'en tire soit un peu amusant. Le parti d'en rire comme disait Pierre Dac. D'abord on se marre, et puis on réfléchit. Ça fait du bien de temps en temps d'être « un peu con ».

Votre langage est très simple.

Je cherche le langage de tout le monde. C'est une écriture très simple. Je fais des plans cinématographiques. Et puis, je travaille à l'ancienne. Je rode d'abord mes chansons devant le public, dans mon petit cabaret. Dans la salle au sous-sol, autour du piano à queue, il reste de quoi mettre vingt-cinq personnes. Et après, je les chanterai ailleurs.

Maintenant, le but des producteurs est de faire un disque. Puis les gens viennent